

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marie José Thériault

Michel Lord

Number 40, Winter 1985–1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40140ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lord, M. (1985). Marie José Thériault. *Lettres québécoises*, (40), 40–44.



Photo: Athé

Marie José Thériault

Interview

de Michel Lord

Déjà connue comme poète, conteur et, pendant près de dix ans, directrice littéraire chez Hurtubise HMH, Marie José Thériault a fait paraître, l'an passé son premier roman, *Les Demoiselles de Numidie*. Mêlée de très près à la vie littéraire québécoise, elle aborde toutefois l'écriture romanesque avec un souci marqué pour l'exotisme, le magique, la haute mer et les images primordiales de la psyché humaine, alliant ainsi sa mythologie personnelle aux grands schèmes universels de l'imaginaire. Mais à travers son oeuvre, Marie José Thériault dévoile surtout une rare passion pour l'écriture.

M.L. Marie José Thériault, vous avez fait de la danse, de la chanson, de la poésie avant d'en arriver à l'écriture narrative avec, d'abord, un recueil de contes fantastiques intitulé *la Cérémonie*, en 1978, puis, l'an passé chez Boréal Express, un roman que l'on peut qualifier de fantastique, *les Demoiselles de Numidie*. Est-ce qu'on peut dire qu'il s'agit là d'un cheminement naturel, ou si ces diverses formes d'expression artistique continuent de faire partie de votre vie?

M.J.T. Tout ça fait partie de ma vie et va continuer de faire partie de ma vie. Si je n'ai pas une variété d'intérêts, tant littéraires qu'artistiques ou autres, si mes intérêts ne vont pas dans plusieurs directions simultanément, ou en alternance très proche, je sombre dans un ennui profond qui est assez dévastateur. Je tombe carrément malade si je me sens coincée dans un seul champ activités. La geole. Il faut que je puisse sauter d'une île à l'autre, parler avec des voix différentes, bien sûr parce que ce que j'ai à dire ne peut pas se dire par une seule voix, mais aussi parce qu'autrement, je manquerais d'air.

M.L. Si l'on s'attache à votre oeuvre narrative, on remarque une évolution des contes au roman, dans ce sens où vous y présentez la femme, une figure centrale dans votre imaginaire, d'une manière mythique ou archétypale si l'on veut. Mais il y a d'abord, dans *la Cérémonie*, des femmes dévoreuses d'hommes, des femmes-araignées, des femmes vampires et, dans *les Demoiselles de Numidie*, on trouve des sirènes, également un type de femmes dévoreuses d'hommes, mais dans ce cas, cet archétype est beaucoup plus doux que ce qui est représenté dans *La Cérémonie*. Est-ce que c'est là une démarche consciente de votre part?

M.J.T. Oui et non. Elle se rapproche de celle qui a présidé chez mon père à l'élaboration de son premier livre, les *Contes pour un homme seul*. Papa a écrit des contes dans un langage qui l'a tout de suite identifié, avec cette syntaxe restée très thériausienne, parce qu'en début de carrière, il ne maîtrisait pas suffisamment la langue française écrite pour se permettre des effets de style très compliqués. Il a donc choisi sagement la voie de la simplicité qui a été extrêmement efficace et qui l'a beaucoup servi.

Par la suite, de livre en livre, il s'est hissé jusqu'à *Ashini* qui, selon moi, représente un sommet non seulement chez Thériault mais dans toute notre littérature. Or, ce qu'il a fait avec la syntaxe des *Contes*, je l'ai fait avec le caractère des personnages de *la Cérémonie*. J'étais terrorisée à l'idée d'avoir à faire vivre des personnages, parce que j'avais derrière moi, devant moi, au-dessus de moi et autour de moi l'ombre de mon père qui avait fait vivre les siens avec autant d'éclat. (C'est sans doute pour cette raison que je suis entrée en littérature par la poésie — qui lui était si étrangère. C'était une façon de devenir écrivain plus discrètement, comme faisant par là oublier le lien qui existait entre lui et moi.) Donc, quand il s'est agi de faire vivre des personnages, parce que la poésie n'exprimait pas ce que j'avais à dire, ces personnages qui demandaient à exister, je les ai caricaturés, je les ai vraiment dessinés à gros traits, je les ai assis comme ça, sans me préoccuper des finesses psychologiques. Peut-on dire en réalité, tant pour mon père que pour moi, qu'il se soit agi d'actes conscients ou réfléchis? Il y a certainement une part de lucidité dans ce choix, cette volonté de simplifier, mais l'instinct, comme dans toute démarche d'écriture-honnête, y joue un très grand rôle — sans doute plus grand qu'on l'imagine, puisque tout ne nous devient clair qu'*après*.

M.L. Vous vous inscrivez, à votre manière, dans la thématique du primitivisme également exploitée par Yves Thériault, votre père.

M.J.T. Oui, mais ce n'était pas un choix d'imitation. C'est davantage parce que nous sommes, nous étions, de la même nature; nous portons les mêmes gènes. Il ne faudrait cependant pas voir dans *la Cérémonie* plus de primitivisme et de cruauté qu'il y en a. Sans doute est-ce la naïveté du trait qui fait ressortir les fantasmes de violence que je porte en moi aussi bien que tout le monde, et que j'ai mis dans mes personnages. La réaction de la critique m'a beaucoup surprise. Pour moi, ces contes, loin d'être cruels, masquent une tendresse primitive, bien sûr, mais surtout tellement exacerbée qu'elle ne saurait s'exprimer autrement que dans la morsure et le déchirement. Avec *les Demoiselles*, c'est déjà plus subtil, quoique pas forcément plus «civilisé». Et ça continue.

M.L. Et vos rapports avec le féminisme? On vous a reproché certaines choses qui touchent justement à ce traitement trop archétypal de la femme, je crois.

M.J.T. Les hommes sont des créatures enchanteresse. Je les aime avec passion. Je l'ai souvent dit, pas seulement dans *Lettera amorosa* et surtout *Invariance* (où il faut dire qu'il y a plus que ce constat), deux recueils qui ont été éreintés parce que la dépossession amoureuse évoquée ne répondait pas au goût du jour. J'entends que chacun soit libre d'aimer où bon, qui bon et comment bon lui semble, et je ne vois pas au nom de quelle autorité suprême on me ferait grief de mes élans. Mais on l'a fait. Ceci m'a obligée à prendre position, à être sur la défensive, à exagérer sans doute mes opinions, alors qu'auparavant la question ne me préoccupait guère. Je trouve très dommage et très périlleux pour une société et sa culture que l'on frappe presque d'ostracisme ceux qui ne se réclament pas d'une émotion collective à la mode. Il y a là une forme de censure, un goût à régenter qui me paraissent dangereux. Les féministes radicales ne sont pas les seules du reste à avoir rejeté d'un méprisant coup de revers ceux qui n'endossaient pas leur soutane. Ce travers est ancré depuis des lustres dans notre mentalité. Mais leur intransigeance est aussi patente et inacceptable que celle des hommes qui refusaient naguère aux femmes le droit de voter ou celui d'avoir une âme.

M.L. L'action des *Demoiselles de Numidie* se situe en 1956. Or, à la même époque, vous avez fait un voyage avec votre père sur un navire qui s'appelait le *Maria Teresa G.*, navire qui se trouve être celui-là même — du moins par son nom — sur lequel vos personnages voyagent dans *les Demoiselles de Numidie*. Le roman a-t-il des rapports subtils avec une certaine réalité que vous avez vécue, entre autres, dans la relation fille/père?

M.J.T. Il en a certainement, mais ils n'ont pas encore atteint la strate consciente de mon cerveau. Peut-être parce que je n'ai pas encore épuisé toutes les possibilités de ces liens. Je n'avais pas établi, par exemple, de rapport entre la relation Guisti/sa fille à bord de ce na-

vire et la relation Thériault/sa fille à bord du même navire. Non. Il faudra que j'y réfléchisse. Par un transfert normal, j'ai dû remplacer le père (le mien) par le commandant réel du vrai navire, Antonio Pugnaloni, que j'ai adoré, et qui avait une fille de mon âge. C'est compliqué. Il faudra que je réfléchisse à tout ça. Ce qui m'a d'abord tentée, c'est la mer. Comme élément mobile, comme désert à traverser, comme immensité impalpable avec tout ce qu'elle suppose de mystère, de rejet et de lien: ce qui nous attire en même temps que ça nous terrifie. Comme la mort. Comme l'amour aussi, si on n'a pas réglé ses problèmes avec soi. Tout cela me fascinait. Me fascine encore. Je n'ai pas épuisé — loin de là — les dédales de l'âme humaine. C'est du reste ce qui est merveilleux dans l'écriture: plus on vit, plus l'écriture sert de sonde vers les couches les plus denses de notre nature. Jusqu'aujourd'hui, je n'ai fait que chatouiller la surface. Mais il faut bien commencer quelque part. J'ai commencé là, en 1953 (1956 dans le roman), lors de cette fameuse traversée avec ma mère, mon père et mon frère. C'était la première fois que nous quittions le pays. Ce fut un choc pour moi, à tous points de vue, sans doute intensifié par l'émerveillement des autres membres de la famille. Ce fut la découverte de la mer, de la vie de bateau, de l'étranger, la découverte de la langue italienne, puis, avec la première escale, l'Afrique du Nord et Tanger, les Mille et une nuits sont tombés dans mon assiette. Mes souvenirs d'enfance commencent avec le *Maria Teresa G.* J'avais l'impression d'arriver sur une autre planète. C'est resté gravé. Beaucoup de séquences du roman sont calquées sur les réalités maritimes que j'ai connues lors de cette traversée et au cours de nombreuses autres qui ont suivi. Le vocabulaire aussi, c'est de là qu'il me vient. «Écoutes, batterie, étrave», tous ces mots dits techniques faisaient déjà partie de mon quotidien il y a plus de trente ans. J'ai beaucoup de mal à accepter le reproche que l'on me fait aujourd'hui de m'en servir. Les mots sont presque plus vrais que les choses qu'ils désignent. Le mot «abordage» ne prend tout son sens dans ma tête que lorsqu'il illustre celui que nous avons évité de justesse dans la brume, réellement, au large des Açores, moment que je relate dans *les Demoiselles*. J'ai eu très peur. Nous avions tous très peur.

M.L. Où était le problème en fait?

M.J.T. C'est exactement ce que j'ai décrit dans le livre.

M.L. Mais on touche ici à la dimension fantastique du roman. Je sais que vous ne vous rangez pas parmi ceux qui pratiquent le fantastique de manière délibérée, mais l'effet produit par cette rencontre ne relève quand même pas du réalisme. Nous sommes bien dans une forme de fantastique non?

M.J.T. Je serais tentée d'employer plutôt le terme d'onirisme.

M.L. Ou de réalisme magique?

M.J.T. Ou de réalisme magique ou même carrément de merveilleux. Dans ma vie personnelle (peut-être parce que la vraie vie, telle qu'on nous la dicte, est terne), je fais toujours intervenir le merveilleux, l'onirisme, la magie, ou la magique plutôt que la magie. Et puis, non. Ce serait plus juste de dire que le magique et le merveilleux entrent chez moi d'eux-mêmes. Ils frappent à toutes les portes. Il y a ceux qui les accueillent et ceux qui les repoussent. Je suis de la première catégorie. Qu'ils se manifestent par la voie du rêve, celle de la vision fantasmagique à l'état de veille, ou qu'ils soient dissimulés sous des apparences très concrètes, ils sont là, et il suffit de leur ouvrir la porte. Lors du fameux presque abordage au large des Açores, il y avait bien sûr l'autre navire qui entrait en ligne de compte. Parce que nous ne pouvions pas le voir, il apportait un grand élément de mystère. Même s'il n'y avait pas de véritable navire fantôme, quand le cargo anglais qui allait nous aborder a surgi de la brume, il est devenu un navire fantôme. C'est à ce moment que tout bascule. Pas seulement dans le roman. Dans la vie aussi. Cette masse noire, énorme tout à coup, qui sortait de nulle part dans un silence *que vous ne pouvez imaginer*. Le point de rencontre du réel et du magique, c'est là, précisément, qu'il se situe. En 1956, j'ai recueilli le magique qui arrivait. Cela signifie que j'ai cru — comme toujours depuis — à la réalité du magique. Dans *les Demoiselles*, je n'ai pas eu qu'à transcrire. C'est tout.

M.L. Mais là où c'est vraiment fantastique, c'est lorsque vous mettez en scène et en discours, lorsque vous faites parler ce navire, qui est une nef englobée pleine de putains/sirènes du Moyen Âge qui vivaient toujours au

fond de la mer, et qui ressort du fond de l'eau après quatre cents ans.

M.J.T. Mais qui sait ce qui bouge au fond de l'eau?

M.L. N'est-ce pas un peu dans le même sens que Borgès écrit: «Qui nous dit que la réalité n'est pas fantastique?»

M.J.T. Absolument. Le magique est réel. Il le faut. Parce que le réel, lui, n'est forcément magique. Et il faut que l'équilibre se fasse. C'est une loi de la nature.

M.L. Ça ne vous dérange tout de même pas que l'on range votre oeuvre dans une catégorie du fantastique?

M.J.T. Ça ne me dérange pas. Mais il ne faudrait pas qu'on en abuse et qu'on en voie là où il n'y en a pas, car je finirai par le prendre en grippe. Le fantastique, chez moi, n'est pas un projet. Il ne résulte pas d'une intention. C'est un état qui se manifeste sans que je le sollicite. C'est pour cette raison que je me sens incapable d'y voir, personnellement, un genre. Dans ce que j'écris, il est partie intégrante de tout, au même titre que l'amour.

M.L. En tant qu'écrivain, quelle position croyez-vous occuper dans la vie littéraire?

M.J.T. Je suis d'avis que mon écriture, pour employer une expression de je ne sais plus qui, une expression qui me fait copieusement rire, n'a pas encore acquis le «statut de signe culturel». Je veux dire que je ne me sens pas «officiellement» reconnue comme un écrivain à part entière. Cet inconfort me vient de petites choses, ma foi sans grande importance, par exemple le fait que l'on «m'oublie» systématiquement dans les anthologies de poésie québécoise, alors que je publie depuis quatorze ans. En contrepartie, l'intérêt qu'on me porte, comme ici dans ce dossier, m'étonne toujours beaucoup. Je veux dire, sous mes dehors solides qui font dire de moi que j'ai une forte personnalité, ou un sale caractère (ce qui est faux), j'ai besoin d'être beaucoup rassurée. L'écrivain en moi sait qui il est. C'est la femme qui, souvent, s'étonne et se surprend de l'autre être qu'elle porte. L'harmonie revient rarement quand les deux s'amalgament. La plupart du temps chacune des deux entités en moi doit s'adapter à la présence de son double im-

parfait. Mais c'est sans doute par là même que l'écriture s'élabore? Vue sous cet angle, ma «position» dans la vie littéraire importe peu. Seul compte en vérité le fait que j'en aie une. Et, sans doute, le lecteur étant sinon le seul, du moins le dernier juge, suis-je plus aimée que je ne l'imagine, puisqu'il m'écrit parfois son goût de me lire.

M.L. Certains critiques vous ont reproché de tomber dans la préciosité, de faire du style pour le style, de surcharger le texte.

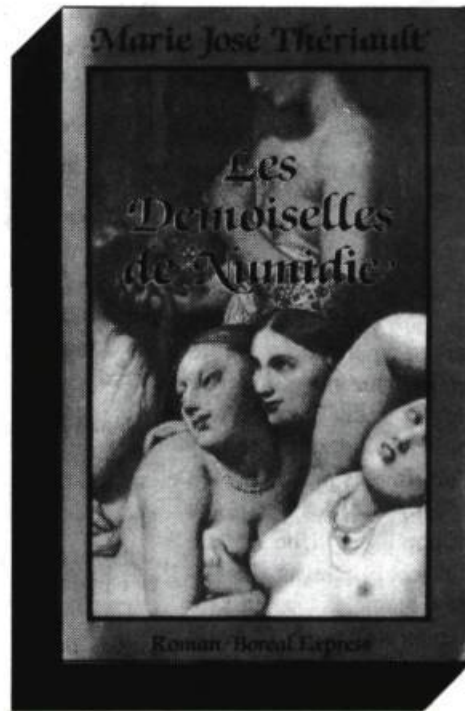
M.J.T. Mon écriture est plus «précise» que précieuse. Bien sûr, il y a recherche, il y a travail. Selon moi, il n'y a pas d'écriture s'il n'y a pas de *travail* d'écriture. C'est un art. On l'exerce ou on ne l'exerce pas. Tout le monde peut écrire des listes d'épicerie. On demande au plombier de savoir ce qu'il fait, on devrait l'exiger des écrivains aussi, pas leur en faire le reproche. N'est-il pas normal, lorsqu'on veut paufiner quelque chose, si l'on s'y livre avec passion, n'est-il pas normal d'aller jusqu'aux «excès» — si l'on peut dire — qui font partie de tout apprentissage? Je crois bien qu'il n'y a guère qu'ici où la volonté de bien écrire, de faire de l'écriture un art, soit perçue comme un travers. Mais il faudrait, pour satisfaire certains esprits, limiter son vocabulaire et restreindre les élans de sa syntaxe, jusqu'à atteindre une écriture monocorde «qui se lit bien»... C'est insensé. Chaque propos dicte sa propre forme, de la surcharge au dépouillement. À mon avis, l'écrivain véritable est celui qui obéit à ces impulsions-là. Pas celui qui reste si «fidèle à lui-même» qu'il prend la place de ses personnages, qu'il raconte tout de la même façon, généralement bête.

M.L. Vous avez été directrice littéraire chez HMH à partir de 1978 jusqu'à l'an passé.

M.J.T. Et avant. Je faisais le même travail avec un titre moins ronflant. De 1975 à 1978, j'étais «responsable» des éditions littéraires. Je suis restée dix ans dans cette maison.

M.L. Vous aviez un pouvoir direct quant au choix des manuscrits.

M.J.T. Les dernières années, j'avais pratiquement carte blanche.



M.L. Que retirez-vous de cette expérience?

M.J.T. La démythification du métier d'éditeur. J'ai grandi au milieu des manuscrits, des épreuves, des livres, des éditeurs, à la belle époque de l'édition. C'était aussi attirant pour moi que les coulisses d'un théâtre. C'était aussi les coulisses d'un théâtre. J'ai eu envie d'en faire partie.

M.L. Lorsque vous êtes entrée dans ces coulisses, vous êtes devenue à votre tour un rouage important de l'édition littéraire québécoise. Vous manipulez des ficelles, vous aviez du pouvoir.

M.J.T. Je n'ai jamais ressenti mon travail comme me conférant du pouvoir.

M.L. Pourtant c'était ça.

M.J.T. Si c'était ça, je n'ai pas essayé d'en profiter. Il m'est même arrivé d'avoir des cas de conscience difficiles à résoudre parce que je pouvais être en conflit d'intérêts, me trouvant à la fois d'un côté et de l'autre de mon bureau lors de négociations. Il ne suffisait pas alors que j'endosse la peau de l'éditeur et que je rejette celle de l'écrivain pour être en accord avec moi-même. Ce fut parfois très dur et sans solution logique.

M.L. Y a-t-il des écrivains que vous êtes particulièrement fière d'avoir découverts?

M.J.T. Ma première fierté — et ma plus grande — ce fut Denys Chabot. Quand j'ai commencé à lire le manuscrit

de *l'Eldorado dans les glaces*, j'en tremblais de bonheur. C'était extraordinaire! Et ça m'est arrivé sans fracas, avec une lettre d'accompagnement toute craintive. Jean-Paul Pinsonneault, de chez Fides, m'avait dit que le talent d'un écrivain se mesure souvent à son humilité. C'est vrai. Pour Chabot et pour d'autres. Je l'ai constaté plusieurs fois pendant ces dix années d'édition.

M.L. Quelle est la proportion de manuscrits que vous avez rejetée?

M.J.T. Énorme, énorme.

M.L. De votre point de vue, les Québécois écrivent donc beaucoup?

M.J.T. Beaucoup. Beaucoup trop. Mais qui, quoi blâmer? Les subventions? Peut-être. Elles permettent aux éditeurs de rendre accessible une certaine littérature qui ne serait pas forcément rentable. Mais elles les empêchent sans doute aussi de faire l'effort qu'il faudrait pour qu'elle le devienne. Et puis, on s'en est servi et on s'en sert toujours pour produire en surabondance et sans discernement toutes sortes de textes que notre marché ne peut absorber. On a détourné les subventions de leur objectif premier en en faisant un fourre-tout qui renfloue les déficits entraînés par des programmes d'édition médiocres. Il ne faut pas prendre les lecteurs pour des imbéciles. Ils ne sont pas dupes longtemps. Si on leur donne trop de cochonneries mal ficelées, ils les régurgitent tôt ou tard.

Mais, plus grave encore, il y a cette idée que tout commence et tout finit avec soi. Nous nous croyons dotés de tous les biens et de tous les dons. Nous n'avons plus la conscience de nos limites, et nous n'hésitons pas à imposer nos insuffisances à la considération d'autrui parce que nous sommes incapables de les apercevoir. Cela provient d'un système d'éducation qui a fait en quelque sorte l'autodafé de la notion de maître, de modèle, d'idéal, en détruisant du même coup et l'état d'apprenti indispensable à toute démarche créatrice honnête, et le respect des hiérarchies de l'art. En voulant démocratiser l'écriture, on a fait encore plus de ravage que le système de subventions. Tout le monde *n'a pas* quelque chose à dire et tout le monde ne peut pas écrire. Ce n'est pas parce que «ma vie est un roman» qu'il faut forcément la consigner sur une serviette de table. Il faut laisser que cet art soit exercé par ceux qui ont la vocation et les moyens intellectuels et créateurs de l'exercer. Bien sûr, c'est injuste. Mais dans la vie, les gros mangent les petits, et c'est aussi injuste. Écrire est devenu une thérapie, un amusement, une occupation du dimanche. Il en résulte une littérature de divertissement, (sans domaine fixe) car elle ne va pas vers l'intérieur. Pourtant, comme l'amour, la littérature devrait maintenir ceux qu'elle touche au niveau le plus élevé d'eux-mêmes. Au lieu de cela, on lui fait dire: «Non, non! Ne montez pas! Je descends!»

M.L. Où en êtes-vous en ce moment dans votre oeuvre?

M.J.T. En crise. Ou plutôt, comme dans ma vie, à une croisée de chemins. Par conséquent, dans la confusion presque totale. Il n'y a quelques années, trois, quatre ans, j'étais plus à l'affût de ce qui se passait dans les lettres, plus capable aussi d'en tirer des opinions. Sans doute ai-je en ce moment des préoccupations plus existentielles (Dieu que je déteste ce mot...), mais il me semble parfois être incapable de rassembler mes idées, comme si mon cerveau persistait dans une léthargie dont je n'arrive pas à le faire sortir. Il faudrait sans doute pour me nettoyer que je passe, comme je l'ai déjà fait, des heures à calligraphier, en guise de mantra, des pages entières de lettres arabes. Mais je n'ai pas le temps. Parfois, cependant, j'arrive à écrire un texte qui me satisfait parce qu'il me surprend. Il y en a eu un récemment: «l'Envoleur de chevaux».

M.L. Un autre texte que j'imagine merveilleux ou fantastique d'après son titre?

M.J.T. Merveilleux, oui. C'est un rêve que j'ai fait — beaucoup de mes contes ont un rêve pour origine. De ce côté, ça va. La fréquence n'est pas très bonne, mais les rêves qui sortent ne sont pas mal. Il s'agit ensuite de savoir s'ils sont «utilisables». Un rêve utilisable n'est pas un rêve dont on peut tirer un enseignement psychologique, mais un rêve qu'on peut transcrire ou qui servira de déclencheur à un texte.

M.L. Mais est-ce qu'il y aura un nouveau roman?

M.J.T. Oui. J'ai le titre — qui est aussi la dernière phrase. Il manque tout le reste. L'écriture en sera plus dépouillée, mais pas, comme on pourrait croire, en raison des pressions d'une certaine critique. Cela procède d'un bouleversement intérieur très très important qui est en train de se produire. Puisque tout se tient: l'âme, le coeur, la plume, il est bien possible que l'entité-femme et l'entité-écrivain soient capables enfin de ne faire qu'un. Vivre me serait alors certainement plus facile. □

VIENT DE PARAÎTRE

Le jeu sans fin

ANDRÉ MARQUIS

Le jeu sans fin



«... profaner pas à pas
l'ellipse la genèse fictive.»

«... l'aliénation le
ruban et Moebius.»

Le deuxième recueil
de poèmes d'André Marquis

64 p. 75

DISTRIBUTION EN LIBRAIRIE: DIFFUSION LOU GAROU

XYZ ÉDITEUR

C.P. 608, SUCC. N, MONTRÉAL H2X 3M6